

PETITE BIBLIO
PAYOT
VOYAGEURS

**ANNE-FRANCE
DAUTHEVILLE**
LA PISTE DE L'OR



« Partir c'est mourir. De peur. »

Du printemps à l'automne 1981, seule sur une Honda 250 XLS, la « bourgeoise à cambouis », comme Anne-France Dautheville aime à s'appeler, a parcouru l'Amérique du Sud pendant 21 000 kilomètres. « Seigneur Dieu ! quelle andouille ! Dans quatre jours j'aurai 37 ans, toutes mes amies à cet âge-là sont divorcées, cousues d'enfants. Et moi, je me sens obligée, va savoir pourquoi, de m'appuyer les Andes dans leur longueur, le Brésil dans sa largeur, sans parler de l'Argentine par le travers. Et en plus, j'en rêve depuis l'enfance. » Ce qu'elle venait chercher, elle le saura à la fin de cette aventure presque punk au temps du Sentier lumineux, rythmée par les couleurs et la musique – avec encore et toujours, chevillée à l'âme et au cœur, une soif de rencontres, de liberté et d'indépendance.

Anne-France Dautheville est la première femme à avoir fait en solitaire le tour du monde à moto, au début des années 1970, périple qu'elle raconte dans *Et j'ai suivi le vent*. Elle est aussi l'auteur, aux Éditions Payot, de *L'Australie, c'est en bas à droite* et de *La vieille qui conduisait des motos*.

ANNE-FRANCE DAUTHEVILLE
AUX ÉDITIONS PAYOT

*Et j'ai suivi le vent
La vieille qui conduisait des motos
L'Australie, c'est en bas à droite
La Piste de l'or*

Anne-France Dautheville

La piste de l'or

PETITE BIBLIO
PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

Cet ouvrage porte le numéro 1170 dans la collection
« Petite Bibliothèque Payot »

Note de l'éditeur. La première édition de ce livre a paru
aux Éditions Plon en 1982.

Conception graphique de la couverture : Sara Deux
Illustration : © Chez Gertrud

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022

ISBN : 978-2-228-93072-7

AVERTISSEMENT

Imaginons que quelqu'un affirme se reconnaître dans ces pages. Eh bien, je le dis tout net, ce n'est pas vrai ! C'est de la paranoïa, de la mythomanie galopante, d'ailleurs j'ai tout inventé. Mais comme je suis peut-être menteuse, la conversation serait compliquée. Donc il vaut mieux éviter le sujet, ne pas se reconnaître et s'en aller traumatiser un autre auteur.

Partir, c'est mourir. De peur

Dans le ciel d'une irréelle pureté, un oiseau plane en cercles lents, le corps figé dans une attitude hiératique et d'une grande noblesse. Léger comme le vent, et pourtant lourd et menaçant, il tourne, avec lui tourne le temps et tournent les galaxies derrière le soleil. Tout autour de l'oiseau, des montagnes couronnées de neiges éternelles s'évasent, pleines de majesté, vers la terre, là-bas, là où la puna rejoint le lac. Monde immobile à jamais, silencieux depuis l'aube des âges, perdu dans sa parfaite splendeur, comme un sage qui regarde Dieu au fond de son esprit.

Et voici qu'un tambour brise la méditation des cimes muettes, remplit l'air et le soleil et l'univers d'une autre majesté, celle de l'homme, de l'initié qui vient rendre hommage à son maître le soleil, à sa mère, la terre.

Les prêtres à la peau de cuivre, aux cheveux de jais coiffés de tiaras flamboyantes, vêtus de plumes finement assemblées, d'étoffes délicatement tissées, avancent, porteurs des secrets qui régissent l'alliance éternelle des humains et de la nature. Les tambours rythment leur marche, dramatiques, pathétiques et somptueux. Ils sont le premier chant de la première conscience il y a tant de millions d'années, ils sont le

premier souvenir de l'intelligence, qui s'est réveillée ce matin où, contemplant le soleil, un humain en disant « je », a fait exploser la création.

Aujourd'hui les hommes viennent dire au monde qu'ils n'ont pas oublié. Un radeau ovale apparaît sur l'eau du lac. Des prêtres en vêtements d'or entourent un homme plus grand, plus beau, plus superbe que les autres. Son corps entier est recouvert de poudre d'or.

Lentement, le radeau glisse sur l'eau, lentement l'homme en or lève les bras ; le visage tendu, transfiguré par la puissance qu'il incarne, il parle. Au centre de ce lac d'émeraude, loin de sa mère la terre, loin de son père le soleil, il leur dit qu'il est leur chair, qu'il est leur sang. Les paroles magiques scellent une fois de plus l'alliance des hommes et des temps, et l'or ruisselle à l'infini sur les épaules de l'homme en or, doux et tendre comme l'amour du monde pour lui-même.

Le radeau sacré repart, repart l'homme en or escorté de ses prêtres joyaux.

Alors les montagnes un instant dérangées, reprennent leur infinie méditation sous la splendeur du soleil.

J'ai peur.

Chaque fois qu'il me faut prendre la route, j'ai peur. Je suis arrivée à Bogota, la mort à mes talons. Les messieurs de Honda Colombie sont venus chercher ma moto qui avait voyagé dans une caisse presque aussi confortable que mon fauteuil. Ils m'avaient aidée à l'en sortir, j'avais beaucoup travaillé à les regarder faire. Tous, nous l'avons vue émerger de sa gangue de bois, blanche, massive avec ses deux grosses sacoches à l'arrière, et pourtant élancée. Elle respirait l'élégance et la puissance, ma jolie moto. Nous l'avons tant admirée que de l'amitié nous est née, les uns pour les autres. Et moi, j'avais de plus en plus peur.

Seigneur Dieu, quelle andouille m'as-tu faite ! Dans quatre jours j'aurai trente-sept ans, toutes mes amies à cet âge-là sont divorcées, cousues d'enfants. Et moi, je me sens obligée, va donc savoir pourquoi, de m'appuyer les Andes dans leur longueur, le Brésil dans sa hauteur, sans parler de l'Argentine par le travers. Et en plus, j'en rêve depuis mon enfance, et en plus, il faudrait me tuer pour que j'y renonce... j'aimerais mieux qu'on le fasse tout de suite, j'aurais peur moins longtemps.

Il faisait nuit quand nous avons sorti la moto de l'atelier.

Herman et Carlos ont repris leur camionnette pour me guider à travers la ville. J'ai découvert Bogota, gratte-ciel étincelants adossés à une barre de montagnes sombres. Des voitures au pare-chocs à pare-chocs le long des avenues, qui klaxonnent. Pour que la circulation soit moins triste. Des autobus orange qui ne respectent rien, ni Dieu ni diable, et se faufilent, ravis de se frôler. Quand la machine est pourrie, il ne reste plus que l'adresse du conducteur, et même si cela coûte la vie à quelques piétons, qu'importe ! Un homme, un vrai, doit savoir jouer avec le destin. Mes anges gardiens me mènent de rue en rue jusqu'à une avenue percée en son milieu par une rigole qui se prend pour un canal, sous de gros arbres. Il y a même un âne qui broute la pelouse centrale et un petit pont bossu. Une rangée de villas à droite, une autre à gauche, elles sont toutes de briques, avec des jardins coquets et des formes parfaitement britanniques. Bogota, c'est Brighton, alerte, la Colombie, c'est l'Angleterre ! Non loin de l'âne, un gamin joue tout seul dans la nuit avec un sac en papier vide. Il a cinq ou six ans, les cheveux en bataille, le nez pas bien propre et, vraiment, ce qui se passe autour de lui ne l'intéresse pas du tout. On en a tellement parlé, des gamins de Bogota, meutes

d'enfants abandonnés par des parents aussi prolifiques que misérables, qui vivent livrés à eux-mêmes dans la grande ville ! Voleurs, fumeurs de marie-jeanne à l'âge où d'autres lèchent leurs sucres d'orge, fornicateurs rigolards entre deux poubelles pendant que les enfants sages vont se coucher si la télévision affiche le carré blanc... petits pauvres touchants et pitoyables, qui ne connaissent que la loi du plus fort, et qu'on écrasera sans merci quand ils seront moins gamins et plus assassins. Le gouvernement, soucieux de sa bonne réputation, les a fait ramasser. Bogota est propre, les gamins sont tous dans des institutions. Bravo ! Seulement dans les écoles, on ne joue pas à touche-pipi, on ne tire pas le joint, on doit obéir à un gars qui n'est pas forcément musclé. Les gamins se sont ennuyés. Ils se sont mis à faire le mur, nostalgie du caniveau, des sacs arrachés à la volée, des odeurs, du vent, de la brutalité de Bogota.

Ma maison n'a rien d'anglais, mis à part une certaine obscurité dans la salle à manger et un froid atroce quand vient la nuit. Je dis « ma » maison, mais j'ai tellement peur, ce 8 mars au soir que l'adresse donnée par mon copain Philippe (« Viens ! il y aura toujours un lit pour toi ») est devenue mienne. Une manière comme une autre d'appriivoiser cette ville effrayante, ce pays, ce continent, où je me sens perdue à tout jamais.

Prudent, le copain Philippe. Il vit de l'autre côté de la ville, déléguant la charge de m'accueillir à ses amis de toujours depuis deux ans, Alexandre et Sylvie.

Sylvie est une effroyable punaise qui découpe le monde en rondelles bien nettes, voit tout et ne pardonne rien. Mieux que de l'humour, c'est du savoir-vivre en forme de vacherie. Elle est venue en Colombie pour y préparer une thèse sur je ne sais quel mystère économique. L'économie l'ennuie, les chevaux la passionnent, elle est devenue mon amie au premier coup

d'œil ; depuis je me pose des questions : Est-ce mon côté punaise ou mon côté jument qui l'a amadouée ?

Quant à Alexandre... Un échalias surmonté de lunettes à la Chirac, un visage où les cinquante ans qu'il aura, les vingt-quatre qu'il vient d'avoir se superposent en transparence. Et tellement, mais tellement gentil que, dès le premier matin, il a réussi à déchaîner le satanisme qui sommeille au fond de l'âme de Sylvie et de la mienne. Il faut dire que son apparition, carreaux au nez, pyjama froissé, et la *ruana* sur les épaules, avait de quoi surprendre. Le pauvre Alexandre a commencé par se sentir coupable de boire du café quand nous en étions au thé, de n'avoir pas nettoyé sa cuisine depuis six mois, de prendre sa douche le matin et pas le soir, etc. N'importe qui nous aurait assassinées ou serait rentré chez les trappistes. Lui, pas. Drapé dans sa *ruana*, son pyjama et sa dignité, il nous a traitées de pintades, et s'en est allé téléphoner à sa fiancée qui est douce, elle !

Vous me direz que toutes ces mômeries n'ont pas grand-chose à voir avec le tour d'Amérique du Sud à moto. Aujourd'hui, réflexion et analyse faites, je prétends le contraire : j'ai inconsciemment utilisé Sylvie pour pousser Alexandre au bout de ses nerfs. En toute logique, il aurait dû m'étrangler, et je n'aurais plus eu peur de me mettre en route. Seulement, comme Alexandre est gentil, il a offert sa souffrance à Dieu au lieu de me délivrer de mon angoisse.

Alors j'ai attrapé la grippe. Je me suis mise au lit. Au soir de mon anniversaire, j'en suis sortie pour recevoir le cadeau rouge et cher que j'avais exigé : un gâteau à la fraise et une moto en plastique, 10 × 5 cm, *made in* Taïwan ! Le ventre plein, je me suis recouchée, ma moto sur mon oreiller.

Au bout de trois jours, ma grippe m'a quittée, j'étais vraiment trop morose pour l'amuser encore.

Puisque la mort ne voulait pas de moi, il fallait bien me décider à aller me faire tuer ailleurs. Le 24 mars à midi, après que la Honda se fut couchée dans le caniveau rien que pour m'épouvanter, dûment cornaquée par Alexandre au volant de son auto grise, couvée par Sylvie qui me faisait des grimaces et Philippe qui me prenait en photo, je suis partie vers mon destin.

Il fait gris et vilain. Tout à l'heure, j'ai quitté mes amis avec l'impression de les voir pour la dernière fois. Les Bogoto-Colombiens conduisent comme des cochons, les Colombiens qui sortent de Bogota conduisent comme des assassins. Au royaume des cochons, il y avait des immeubles luxueux, puis de plus en plus laids à mesure qu'on s'éloignait du centre. Au royaume des assassins, les talus se couvrent de papiers même pas gras parce qu'on est trop pauvre pour acheter le moindre beurre. Sur des kilomètres, des bidonvilles de briques, de tôles, rues en terre et boutiques noires de crasse, où l'on discute bien plus que l'on n'achète, Bogota n'a plus rien de séduisant.

Un incroyable fatras de bus, de camions jouent à pousse-toi-je-passe, des échappements fusent d'affreux pets d'huile trois fois vidangée, odeurs âcres, saleté dans l'air, saleté sur terre, et la misère tout de suite, comme une gifle. C'est ça, l'Amérique du Sud ?

J'ai roulé.

On apprend vite : coller au pare-chocs de celui qui vous précède autrement le suivant vous double pour combler l'espace, quitte à vous écraser parce qu'un autre vient en face.

Klaxonner comme une folle dès qu'un gamin regarde un ballon, un caillou ou un passant sur le trottoir d'en face. Piler les freins, et sauter dans le fossé quand un chauffeur va se mettre à penser qu'il doit s'arrêter. Prévoir sans cesse la manœuvre la plus irresponsable,

comme celle de ce fou qui a grillé un stop en marche arrière. Et puis doubler, doubler n'importe qui, n'importe comment pour fuir cet enfer, cet air noir de gaz, ce vacarme sourd des moteurs, cette folie couleur d'accidents.

Chez les pauvres, on est trop occupé à sauver sa vie pour songer à celle de son prochain, le souci de l'autre s'éveille quand le ventre est plein.

C'est évident, je vais me faire écraser par l'un de ces sauvages, je n'ai pas si peur pour rien. C'est évident.

Et puis en même temps, une petite voix chante dans ma tête : « Je m'appelle Ondine, j'ai quinze ans et je ne mourrai jamais. » J'ai eu peur pendant cinquante ou soixante kilomètres, je ne sais plus. Les camions sont devenus plus rares, les montagnes plus basses. Tout d'un coup, le ciel a tourné au bleu, il a fait chaud. Vraiment chaud.

Et ma peur est partie, un peu. Il faisait si bon que je l'ai mise de côté pour me remplir de ces pentes incroyablement vertes, de ces arbres tout de puissance qui dégringolent jusqu'au fossé. Des bananiers ! Des caféiers ! C'est la première fois de ma vie que je vois où pousse le café ; on dirait du houx qui se prend pour du buis, vert sombre à en être presque noir.

Passent des villages, maisons basses derrière leurs rangées de quasi-platanes, où par les portes ouvertes, l'on voit des patios encombrés de fleurs.

Un vieillard qui boit de la bière dans un bistrot lève le visage à mon passage, me sourit et me bénit. Geste simple de la main pour me confier à sa croyance, me protéger de son amour. D'autres jours et d'autres villages ont suivi, il n'y a qu'en Colombie que des hommes, des femmes, croisés au bord d'un regard, m'ont ainsi bénie, avec la même douceur.

Et pourtant, jamais je n'ai vu terre respirer la violence comme celle-ci. Les hommes marchent la

machette au côté, comme d'autres le font dans d'autres pays, seulement ici, ils ont l'air d'être toujours prêts à s'en servir, même quand il n'y a pas d'arbres.

Pendant dix ans presque, de 1948 à 1958, la Violencia a déchiré la Colombie. Les libéraux se sont mis à détester les conservateurs, les conservateurs à détester les libéraux, et tout a sombré dans la folie. On s'assassinait entre voisins pour un mot, une humeur, les fusils parlaient plus que les femmes. Pendant dix ans, le père qui partait le matin ne savait pas s'il rentrerait le soir, les machettes sifflaient pour couper branches, têtes et mains. La torture et la mort ont teinté la Colombie d'une affreuse couleur de sang, et nul n'y pouvait rien.

La Violencia s'est éteinte, épuisée par sa fureur. On ne tue plus qu'ordinairement, pour voler ou pour l'honneur. La police fait des enquêtes, signe que la civilisation refléurit. Mais il reste quelque chose dans l'air de ces temps maudits. La machette dans son étui de cuir à longues lanières qui bat la cuisse des hommes n'est plus un instrument parce que trop longtemps elle a été une arme.

La peur m'a quittée, au premier jour, je me suis mise à aimer la Colombie.

Ce soir-là, lorsque la lumière est devenue dorée au soleil baissant, je me suis arrêtée à Gualanday, au cœur des terres chaudes ; j'avais envie d'être heureuse. L'Hostal Rozal m'a semblé plus sympathique que les autres. Il avait pourtant la même façade décolorée, le même air pauvre et tranquille, posé hors du temps au bord de cette route où l'on passe sans un regard, sans une tendresse. Il n'y avait que des femmes dans la grande cuisine au fond du patio. Plus qu'une cuisine, on aurait dit un atelier aux murs noirs d'âge, aux meubles lourds et laids. Une chambre ? Bien sûr. La moto dans la cour ? Bien sûr. Dîner, bien sûr. J'ai posé mes bagages dans une pièce sans fenêtre, deux lits, une

table et une chaise. La double porte se verrouille par un cadenas, les serrures coûtent trop cher.

« Tu viens de quel pays ? me demande la plus vieille des femmes.

– Je suis française.

– Ah... la douche est là-haut ! »

Et voilà ! Nous sommes sales, mes sœurs, le monde entier je sais, sauf nous. J'avais envie de me reposer, de reprendre souffle. Au nom de la France, j'ai empoigné mon savon (santal, quand on n'a pas le nécessaire, le superflu devient indispensable) et je suis allée sauver l'honneur national sous des flots d'eau froide. Le lendemain matin, il m'a fallu recommencer. Seulement je déteste le mouillé quand je me lève. Alors je me suis enfermée dans la douche, j'ai ouvert le robinet en grand afin que nul ne l'ignore et, tassée dans mon coin, j'ai achevé de me réveiller, bien au sec.

L'électricité est coupée. À Bogota, ce genre d'accident est programmé officiellement deux heures par jour, tous les jours, par quartier, tous les quartiers. Ça évite aux centrales de sauter.

À Gualanday, le courant s'interrompt, mais avec plus de fantaisie. Ce soir, nous dînerons à la lumière pétrole. La servante m'a installé une table de bois sous l'auvent. Un chat est venu me faire un brin de cour. Et la petite fille de la maison a posé ses cahiers à côté de mon assiette. Tête penchée, bouche ouverte pour mieux réfléchir, elle s'est accrochée à ses lignes. De temps à autre, elle levait le visage vers moi, curieuse et inquiète à la fois. Je regardais les *a* qu'elle avait alignés, et je lui disais que c'était très beau. Alors elle me faisait un petit sourire et repartait à la conquête d'une autre page.

À mon tour, j'ai sorti mes papiers, et j'ai entamé la première d'une longue série d'épîtres à ma famille. Cette soirée à la lampe jaune reste l'un de mes plus jolis souvenirs. L'air était tiède, des bestioles aux

élytres chantants déchiraient l'obscurité de leur vol en zigzag, pendant que le chat nous observait.

Cela sentait bon la chaleur, les fleurs, la pierre chaude. La moto, calée entre deux plantes vertes, dormait, épuisée par ce premier voyage.

De temps à autre, un fracas épouvantable traversait le village, la maison tremblait. La nuit, de l'autre côté du mur, devenait l'enfer des monstres. Une bête pré-historique crachait sa haine et sa douleur au fil de sa course. C'était un camion en train de passer sa seconde pour avaler le virage au bout de la rue. Revenait le silence ; notre nuit à nous était douce et paisible.

Cela fait plus d'une heure que la route monte, sans un replat pour respirer, une côte immense qui s'enroule d'épingle en épingle sur elle-même. Des poids lourds l'escaladent comme de lourdes chenilles. Ils se doublent aveuglément, le plus lent va à quinze à l'heure, le plus rapide à vingt. Cela dure des éternités. Qu'un autre descende en double position, cela fera une quadruple collision, lente et sûre, personne n'a de freins. Et moi, loin, derrière, qui n'aurais qu'à tourner un peu ma poignée de gaz pour fuir, je dois avaler leurs remugles fielleux pendant des siècles. Fuir. Alors je dépasse dès que j'ai un peu plus de cinq mètres de visibilité, au moins ma moto pousse. Jeu dangereux, excitant aussi, de foncer dans le trou d'air pur pendant que derrière moi, les mastodontes ahanent lamentablement. Je sais que si je tombe, ils ne s'arrêteront pas, avec cette côte, ils ne pourraient jamais repartir. Alors je fais des sauts de puce à fond la vitesse, tant pis, le moteur se rodera plus tard. Quand, par hasard, le champ est libre, je file pour mettre le plus de distance entre eux et moi. J'étais en train d'accélérer pour prendre un virage quand le soleil a accroché dans l'un de ses rayons un filet de fumée bleue qui flottait à deux mètres au-dessus du bitume.

Aussitôt j'ai ralenti. C'était l'échappement d'un vingt tonnes qui se traînait à douze à l'heure, large comme un immeuble. Un autre venait en face. Je n'aurais pas eu le temps de ralentir ni de passer.

J'ai appris à freiner dans les virages. Il n'y aura pas toujours une petite fumée bleue pour me sauver la vie.

En haut de ma montagne, il faisait gris et froid. Les arbres avaient cédé la place à une herbe vert doré, entre l'amande et l'automne, que je n'ai vue nulle part au monde. Parfois, posée dans un recoin du rocher, une chapelle minuscule abritait une vierge bleue et rose. Tout autour, des voyageurs avaient disposé des phares. Des dizaines, des centaines de phares comme autant d'yeux morts. Certaines chapelles faisaient l'objet d'une dévotion toute particulière. En plus des phares, il y avait devant la statue des cierges qui se consumaient en guirlandes fragiles. Les petites flammes si claires rendaient plus grise la montagne, plus désespérés les nuages.

Qu'elle était triste la Colombie quand je suis arrivée à Cajamarca. Un pont bordé de réverbères d'opérette enjambait un ravin où coulait une rivière qui se prenait pour un torrent. De pauvres maisons s'empilaient au long de ce qui pouvait être un couvent. Une rue trop large montait vers une place trop grande, ville béante, ouverte au vent, au froid, au désespoir.

J'ai faim.

Le voyage à moto, c'est le triomphe de l'organisme. Il faut manger si l'on veut tenir la distance. « L'homme, cette chapelle du transit intestinal ! » s'écria un jour Renan. (On m'a affirmé que c'est lui.) Il ne me connaissait pas, il m'a parfaitement décrite, deux ou trois détails mis à part.

Un restaurant sans portes ni fenêtres avec très peu de murs fait le coin de la place et de la rue. Je m'arrête. Immédiatement, cinq ou six adolescents s'agglutinent

autour de la Honda. Des gamins se faufilent au premier rang, cercles de bouches ouvertes, d'yeux écarquillés. Derrière, quelques hommes s'étonnent à l'unisson en essayant de prendre un air détaché.

De l'autre côté de la place, un magasin dégorge des flots de musique du cru. Chez nous, le folklore est un fantôme dont on amidonne le suaire à grands coups de festivals et tables rondes. Ici, il ne s'est jamais arrêté de vivre. Les flûtes lancent leurs trilles, les harpes font danser les jambes des filles, les tambours rythment tout cela avec une santé redoutable. Et si par hasard un groupe américain prend le relais, nul n'ira se cogner la tête sur sa stéréo parce que la prise de conscience, ce mal du siècle, aura frappé une fois de plus. Une musique est une musique, et voilà ! J'entre dans le restaurant, m'installe à une table recouverte de vilain plastique. Un serveur me recommande la soupe, va pour la soupe. La viande, va pour la viande. Et de l'eau minérale. Les gamins se mettent aussitôt en ligne le long de ma table ; à leur épaule pend une boîte de bois pleine de brosses, chiffons et cirages. Tu sais marcher, travaille ! Grands sourires avec mes trois mots d'espagnol – je n'ai pas eu de femme de ménage pour me l'enseigner, moi, Madame ! – et les cinq qu'ils m'apprennent, j'arrive à répondre à leurs questions : « Tu viens d'où ? Tu vas où ? Elle coûte combien, ta moto ? » Derrière eux, un idiot me regarde fixement. Le menton pendant, l'œil avide, le dos voûté, il semble fasciné. Le pauvre. Être débile mental dans une ville aussi triste... allez, qu'il me contemple, j'accepte.

Quand j'ai eu fini ma soupe, il restait de petits morceaux de viande ou de légumes trop durs pour être mangés. Alors l'idiot a fait un pas, par gestes m'a demandé mon assiette. Sombre conne. Ce n'est pas toi qu'il admirait. Ce sont tes rogatons qu'il attendait. Il a faim, il lape la nourriture, vite avant qu'on ne la lui

interdise, la lui vole, la lui arrache. Moi, j'ai honte. Je grignote la moitié de ma viande, lui offre le reste...
À quoi ça sert ?

C'est ça aussi, l'Amérique du Sud.

Des nuages se sont posés sur la route. Fatigués, ils n'arrivent pas à passer la ligne, tout en haut de la cordillère. Alors ils se vautrent sur l'herbe comme des pieuvres molles, étendent leurs tentacules qui s'effondrent, et pleurent. Il fait froid. Je n'y vois pas à trois roues devant moi. Soudain, la brume se déchire. Un palmier. Un palmier à 3 500 mètres ! Un énorme palmier royal, tout seul sur sa crête, superbe et méprisant. Ce n'est pas lui qui est incongru, ce sont les montagnes alentour ! J'aimerais le photographe. Si je freine, les vingt tonnes vont me rejoindre, il faudra les dépasser à nouveau, tant pis palmier, on se retrouvera dans mes souvenirs.

Les nuages continuent de respirer lourdement au ras de l'herbe. Quand ils se fendent, j'aperçois des pentes vert doré comme tout à l'heure, des cabanes de bois où s'abritent des enfants couleur de planches. Sur un fil, du linge rouge, jaune, bleu essaie de sécher. Je ne connais rien de plus désespérant que du linge humide qui n'arrive pas à s'améliorer.

La chaleur. Le soleil. Des champs de canne à sucre, crevés de sentiers de terre rouge qui se coupent à angle droit. Une campagne crucifiée et qui sourit. Le rio Cauca ondule entre route et arbres, et l'eau qui me rendait si triste là-haut dans les nuages, me réjouit le cœur ici-bas. Que le ciel est désespérant quand on ne le choisit pas ! Tout à l'heure, je me suis arrêtée au Parador Rojo, au croisement des routes de Medellin et d'Ibague. Une pseudo-paillote énorme, avec des ananas et des gâteaux partout. Je me suis offert un immense verre de jus de maracuja, le fruit de la passion qui fait exploser

dans la bouche toutes les pêches de vigne, tous les raisins des treilles, toutes les pommes de Normandie et les poires du Perche, tous les goûts de toutes les choses bonnes à grignoter. Le fruit-roi, caché dans sa petite écorce mesquine et son air de prune passée.

Les serveuses et le patron sont venus admirer ma moto. J'ai à peine roulé cinq cents kilomètres, mais pour eux je suis une héroïne parce que je viens de France, parce que je suis seule, parce que j'ai une combinaison de cuir et une machine de mec. Alors ils m'aiment. D'ailleurs, quand je suis sur ma moto, tout le monde m'aime. C'est quand j'en descends que les problèmes commencent, quand, je sors du royaume des fantasmes à quatre sous pour n'être rien que moi. Les pauvres.

Plus loin, les rivières sont toujours aussi fraîches et les cannes aussi ondoyantes et l'air aussi doux. Après tout, qu'on m'aime pour ce que je ne suis pas, un amour, c'est toujours bon à prendre.

Il fait chaud, les camions sont de plus en plus rares. Sur l'eau, un homme brun et nu – ah ! non, il a un pagne – debout sur un tronc d'arbre à peine creusé, lance son épervier. Immobile, seul au monde, il fait naître son corps de la pirogue, comme s'il était branche et bourgeon. Son bras se détend, souple, puissant, son bras seul, et l'épervier fleurit avant de s'abattre en pluie sur l'eau. À peine deux secondes, et le corps-branche s'anime, devient un parfait jeu de muscles, d'équilibre, de maîtrise. Il remonte le filet, le vide au fond de son esquif et le relance.

Fascinée, je m'arrête, me coule derrière un buisson, le prends en photo. Et puis l'appelle : « S'il vous plaît, Monsieur, je peux vous photographier ? »

D'un geste de la tête, il m'offre son royaume, la rivière, la pirogue et toute la chaude Colombie qui est sienne. Deux fois, trois fois, lance le filet en me

surveillant du coin de l'œil. Je sais que ce n'est plus pour pêcher, mais pour me faire plaisir, magnifiquement.

« Merci, c'était très beau !

– Tu viens te baigner ? »

Comme j'aimerais glisser dans la rivière contre lui, comme j'aimerais boire le soleil à côté de lui. Comme j'aimerais être simple et douce. Pardonne-moi, pêcheur, tu ne parles qu'à mon ventre, il faut m'ouvrir la tête avant. Comme je te regrette, je t'ai perdu à jamais ce jour où j'ai regardé le regard de l'autre...

J'avais quatre ou cinq ans, je crois c'est tôt pour savoir la peur.

Quand je vous ai raconté Bogota et ma maison, je ne vous ai rien dit de Thierry. Il n'avait qu'à être là. Seulement Thierry est amoureux de Myriam ; Myriam vit à Cali ; Thierry a quitté Bogota le jour de mon arrivée pour rejoindre Myriam, c'est ainsi que j'ai dormi dans le lit de Thierry et que Myriam est devenue mon amie. J'ajoute qu'elle est la plus jolie fille que j'ai vue de tout mon voyage en Amérique du Sud, et pas bête avec ça ! Tout ceci pour dire que l'astucieux fiancé avait songé à me donner son adresse de Cali, en me promettant un autre lit. Qui fut une fois de plus le sien, parce qu'il était retourné à Bogota ! Un soir donc, après m'être confortablement perdue dans les bourgs et faubourgs de Cali, guidée par un monsieur sur une moto qui m'a aidée pour rien, par gentillesse, j'ai débarqué chez les Ossorio.

Ils habitent un joli pavillon dans un quartier neuf. Au long des allées fleuries, un vigile circule, le pistolet à la hanche, payé par les habitants du coin. Au début, une famille de Colombie ressemble à s'y méprendre à une famille française. Le père part pour le bureau, la mère est fatiguée, il y a un chien, un chat et un oiseau. Les filles aident à mettre la table, les garçons ne foutent rien.

Après, tout devient différent. Une bonne nettoie la cuisine, elle coûte moins cher qu'un lave-vaisselle. Mme Ossorio a élevé six enfants. Quand elle a appris que ma mère n'a que deux filles, elle a eu l'air surpris, presque choqué. Six enfants, c'est normal, deux, une misère.

Une heure après mon arrivée, je m'appelais Anna. Muñeca, la petite chienne blanche ne me quittait plus ; Fernando, l'un des fils qui conduit un taxi, m'avait nettoyé mes bottes parce que je m'y prenais comme un manche ; le macho n'est plus ce qu'il était.

Pendant deux jours, je me suis fait dorloter par les Ossorio. Un après-midi entier, José Fernando a mis son drapeau en berne pour nous balader, Myriam et moi à travers tout Cali.

Comme Bogota, c'est une ville qui s'est modernisée, qui a grandi trop vite. Des voitures bien pourries et des bus décomposés jouent à Indianapolis dans des rues que l'on ne traverse qu'en courant. Quant aux motos, elles se fauillent avec une superbe inconscience. La police a interdit le port du casque en ville : quand la mafia envoie ses tueurs exécuter quelqu'un, ils arrivent sur une moto, coiffés d'un intégral. Ils tuent, s'enfuient, et personne ne peut les reconnaître. Alors la police, logique, a interdit le port du casque en ville. Résultat, à l'hôpital de Cali, il y a un département spécial qui s'appelle Kawasaki. On essaie d'y recoller les crânes des motards explosés contre les trottoirs.

Pour remercier les Ossorio, je leur ai fait un bourguignon au vin chilien. En Amérique du Sud, le repas en commun, le repas-fête, le repas-partage, n'existe pas. On vient s'alimenter à tour de rôle, quand on passe par la salle à manger. Eh bien, à tour de rôle, chacun et chacune des Ossorio est venu se biturer à la sauce au vin, parce que le bourguignon, quand on n'est pas ivrogne de naissance, c'est traître.

J'ai quitté Cali le cœur gros. Dans la cuisine, posées par terre, entre la cuisinière et la porte, deux bougies brûlaient devant l'effigie de San Marcos de León. Une pour María Eugenia qui passait un examen. L'autre, pour moi.

À l'entrée d'un village, un soldat m'arrête.

« Qu'est-ce que tu as dans tes bagages ?

– Des habits. Pourquoi ?

– Et dans tes sacoches ?

– Des pièces détachées. Pourquoi ?

– Tu as tes papiers ? »

Je lui passe tout ce que j'ai d'officiel et de contresigné. Silence, il épelle.

« Tu es seule ?

– Bien sûr. Tu me dis ce que tu cherches ? On gagnera du temps.

– De la marijuana.

– Y en a pas !

– Alors, tu peux partir. »

Ainsi traque-t-on les trafiquants de drogue en Colombie. À mon avis, on ne doit pas trouver grand-chose, mais ça calme les consciences officielles, ça occupe les soldats et ça force les voyageurs à laisser reposer leur moteur plusieurs fois par jour.

Une de mes amies, qui voyageait en bus dans le nord du pays, a pris un jour l'un de ces fouilleurs professionnels en train de poser délicatement sur ses pull-overs, dans son sac, quelques brins de marijuana. Elle a poussé de tels hauts cris qu'il a repris son bien. Elle aurait eu une angine ce jour-là, on l'aurait salement rançonnée.

Pauvre idiot ! Si tu savais faire une addition, ton compte en banque serait moins souvent en rouge. (Déclaration d'amour à ma banque qui me console

quand je suis pauvre, et me reconforte quand je suis riche !) Tu saurais combien de kilomètres tu as devant toi et tu ne serais pas en train de vivre des heures de terreur dans la nuit colombienne.

Aujourd'hui, vers midi, je suis arrivée à Popayan, une merveilleuse ville coloniale. Des rues étroites bordées de maisons blanches. Les portes en sont sculptées comme des bois d'autel, les toits de tuiles rondes, inclinés à l'espagnole. Tout cela donne un air de mystère coquin à souhait. Quand les proportions sont un peu courtes, comme ici, on imagine des tas d'espaces, des patios verdoyants, des balcons, des corridors qui sentent bon la citronnelle. Parfois, un vantail entrouvert derrière la grille torsadée qui défend la fenêtre, révèle une éblouissante tache de lumière derrière un trou d'ombre. Il est là, le patio qui enferme la chaleur hors de l'appartement. Tout est calme à Popayan.

Sur la place centrale bercée par de grands arbres, des hommes et des femmes bavardent sur des bancs. Quelques jeunes attendent... quoi ? Que passe le temps, que craque l'ennui, qu'ondule une fille peut-être. Ou que passe une Honda blanche avec une Française dessus. Un vieil homme édenté est assis à l'entrée d'un restaurant. Par moments sa tête tombe en avant. Fatigue, faim...

« Ses enfants l'ont abandonné, ou alors ils sont morts. Il vit dans le parc là, le pauvre vieux ! » me dit la serveuse. Il fait froid, la nuit à Popayan, on est à près de 1 800 mètres.

Mais bon Dieu, qu'est-ce qu'on peut faire pour toute cette misère ? À quoi ça sert d'acheter un gâteau pour le vieil homme, une soupe pour l'idiot, un pain pour le gosse ? On leur calme la faim pour une demi-heure, elle revient, la salope, elle revient toujours. Et moi, je repars, la conscience satisfaite à trois sous cinquante.

J'ai tourné dans les rues de Popayan, pour me reprendre à la magie des murs blancs, des églises tarabiscotées. Pour oublier le vieil homme. Il était comme ces animaux blessés qui attendent que la mort les délivre de leurs souffrances, doucement, silencieusement, infiniment pathétiques. S'il se tue, il ira en enfer, même ça, on le lui a interdit.

Les montagnes ont repris leur course sauvage au long des rivières, toujours plus hautes, toujours plus vertes. Chez nous, quand une vallée fait dix kilomètres de large, elle est grande. Là-bas, elle en compte le double, le triple. De ma vie, de l'Atlantique en voilier à l'Australie à moto, je n'ai eu un tel sentiment de voyager sur une terre démesurée. Même les herbes sont immenses dans les fossés, Pourtant, je ne me sentais ni petite ni insignifiante, au contraire. Parce que mes yeux pouvaient voir, ils étaient à la taille de ce qu'ils voyaient. Parce que ma vie passait par cette route, elle était longue comme elle.

Il y a eu des villages de terre, il y a eu des Indiens en *ruana* sombre au long des ravins, le dos chargé de fagots, de caisses. Des poids à vous effondrer n'importe quel squelette. Ils ne marchent pas, non, ils trottent et coltinent comme s'il n'y avait pas l'altitude, ni la pente à escalader ni le *xx^e* siècle avec des motos et des camions autour d'eux.

C'était une route superbe tant qu'il a fait jour. Elle se coulait entre les pans des montagnes. Seulement les pans se sont rapprochés, et la nuit est tombée, et il n'y avait pas un seul village, pas un seul hôtel. Tout juste quelques cabanes qui s'agrippaient à leur terre pour ne pas glisser dans l'abîme. Pauvre idiot, on te l'avait pourtant bien dit : « Ne roule jamais de nuit ! » Ma peur est revenue, d'autant plus que mon phare éclairait obstinément les étoiles pendant que le bitume se crevait de trous, se hérissait de pierres crachées par les

falaises. Sans parler des millions de brigands embusqués derrière les rochers et qui n'attendaient que moi. Ni des camions aux lumières intermittentes.

Si je m'arrête, Dieu seul sait ce que je risque. Si je roule, j'ai toutes les chances de me cogner à un rocher ou de m'effondrer dans un trou. La moto par terre, avec son gros réservoir, je suis incapable de la relever.

Pendant plus de trois heures, j'ai conduit au radar. Si encore il y avait eu de la lune. Même pas. Le noir absolu, et moi au milieu, essayant de suivre le vague reflet de ma lumière sur ce que j'espérais être le chemin. Quand je rattrapais un camion, je tentais de le suivre, mais il allait si lentement et me crachait tant d'immondices au visage, que je le doublais pour reprendre ma terreur à l'aveuglette.

Enfin, j'arrive à Chachagüi où il y a un hôtel, El Imperio de los Incas. Salle de bains, piscine, 36 francs. Fatiguée à en pleurer, endolorie des épaules aux mains à force de me crisper sur mon guidon, je me traîne jusqu'à la réception, demande une chambre. On m'aurait facturé une fortune et demie, j'aurais payé sur-le-champ, tant j'en avais assez.

« On est complet, on a un congrès du Planning familial, me dit le monsieur derrière le bureau.

– Ce n'est pas possible ! Il y a un autre hôtel ici ?

– Rien, il faut aller jusqu'à Pasto, une trentaine de kilomètres à peine.

– Bon. Alors je vais mourir ici, sur la moquette. Vous vous arrangerez avec Maman. »

J'avais sans doute une tête à le faire. Il a fui, décidé à me ramener une solution. Arrive, comme au théâtre, une femme, brune, trente-cinq ans. Elle plante son œil dans le mien.

« Je suis la caissière. Tu peux me tirer les cartes ? »

Moi, crevée, claquée.

« Bien sûr, mais il faut d'abord que je me douche et que je dîne... oh, comment sais-tu que je tire les cartes ?

– Intuition féminine. »

Elle s'en va. Revient le monsieur.

« Je vais vous loger chez moi. »

Sa femme : « Tu me tires les cartes ? »

Des fous ! Je suis chez des fous !

M. et Mme Directeur me font traverser une cour énorme et m'installent dans une énorme pièce d'où un escadron de bonnelettes extirpe des tas de lits. Quand il n'en reste plus qu'un seul, c'est le mien. La douche est en face, ça y est, je suis logée et propre.

Un tour de cartes pour Madame. Elle a seize ans, des joues et une voix de petite fille. On dirait Betty Boop en blond, qui arrive à sautiller sur la pointe des pieds malgré ses hauts talons. Elle a un petit cœur et un grand amour pour son mari. Bien sûr qu'elle va encore à l'école, mais quand elle sera grande, elle fera des études à la ville. Et ils seront heureux toute la vie. Voilà.

Je suis allée faire un sort à un poisson innocent sous l'œil de Yolanda, la caissière. Comme un chat, elle me guettait, ma dernière arête avalée, hop ! elle a bondi, m'a emportée jusqu'au bureau de M. l'Administrateur.

« Les cartes ! »

Elle, elle avait une vie plus intéressante. Ces cartes, on y croit ou on n'y croit pas. Elles m'ont permis d'entrer dans la tête des gens, d'apprendre des choses que l'on ne m'aurait jamais avouées. Non parce qu'on me les avoue, j'interdis qu'on me parle mais parce que je les découvre, tapies entre les trèfles, cœurs, piques et carreaux. Yolanda avait mon âge, cendres et ruines derrière elle, des cicatrices à l'âme et des soleils au cœur. (J'espère que tout le monde comprend qu'en la décrivant ainsi, c'est aussi de moi que je parle !) Je lui ai raconté son présent et son avenir, elle m'a dit le mien.

« Méfie-toi des voleurs », a-t-elle répété trois fois, après des tas de choses personnelles, trop personnelles pour que j'ose ici les répéter. Depuis, elles se sont réalisées, et dans l'ensemble, c'était vraiment bien ! Une dame bon-ton, bon-genre arrive.

« Je vous en supplie, faut que vous m'aidiez, lisez-moi l'avenir ! » Bon. Je recommence. « Mais oui, votre fils va guérir. Votre mari est un type bien, si, si, je vous l'assure, etc. »

Surgit l'administrateur, fine moustache, une gueule à mal danser le tango.

« Vous prenez combien ?

– Rien, sinon je perds mon don. »

Il s'imagine sans doute que je dois aussi rester vierge, s'en va sans insister. Pendant ce temps-là, les dames du Planning familial, rondes comme des queues de pelles, dansaient des paso-doble entre elles. L'administrateur, rouge et congestionné, mais le ventre bien rentré et ses mini-biceps bien sortis, marquait le temps comme un fou en disant de temps à autre, lèvres serrées : « Cette femme, c'est une vraie femme, je l'ai senti dès le premier coup d'œil ! »

Le lendemain matin, les yeux pas vraiment en face des trous, j'allais prendre mon petit déjeuner, quand j'ai buté sur les sept filles de cuisine, en rang contre le mur, les bras tendus en avant. La moins timide a chuchoté : « Fais-nous les lignes de la main... »

Là, j'ai carrément inventé !

Un Indien est assis à côté de sa femme. Le dos tourné à la route, main dans la main, seuls au monde, ils contemplent le sanctuaire de Las Lajas.

Quelques fous de Dieu ont eu un beau matin l'idée de construire une église para-gothique sur un ravin. Pas à côté, ni au fond, non, ce serait trop simple.

Sur un pont, qui enjambe l'abîme.

L'Indienne aux bijoux

« Ecuador », dit une grande banderole de l'autre côté du pont de Rumichaca. « Colombia », dit une autre dans mon dos. Et moi, je décerne le Nobel à celui qui a inventé le carnet de passage en douanes. Tant que j'y suis, aussi à celui qui a inventé les bandes blanches le long de la route.

Ma première ville équatorienne s'appelle Tulcan. Je m'y suis posée au jour tombant. Sur la Plaza de Armas, un cheval de pierre prenait son élan, les deux pattes arrière posées sur le socle, le reste bien cabré en plein ciel, un général sur le dos. Comment ça tient ? Mystère et boule de gomme. Des lumières se sont allumées dans les boutiques, autour de l'église. Et pourtant, la ville paraissait sombre et triste. Je suis entrée chez un bottier, il avait de jolies choses dans sa vitrine.

« Tu es Allemande ?

– Française. Elles sont belles, tes chaussures, d'où viennent-elles ?

– C'est moi qui les fais. »

Il m'a montré de gros livres où l'on voyait les Jourdan, Carel et autres Italiens d'il y a trois ans. On choisit son rêve, il l'exécute. *When I get the blues, I buy me a pair of shoes*, chantent les Noirs de l'Alabama.

Tournant le dos aux escarpins vernis *made in Tulcan*, je suis entrée d'un estomac décidé dans un restaurant où l'éclairage n'était pas trop agressif, la musique pas trop forte, et la serveuse souriante. Au fond de la salle, à une table encombrée de livres et de bouteilles de bière défuntes, une paire de poètes discutait à voix basse. Ils n'étaient plus jeunes ni l'un ni l'autre, la veste du premier et le pull-over du second comptaient autant de lustres que de reprises. Je n'entendais pas ce qu'ils disaient, mais cela n'avait aucune importance, leur conversation était une danse. Tantôt, un bras se déplaçait, et le petit restaurant devenait océan ou selva, tantôt une main feuilletait un volume, et il devenait sagesse des temps. Ainsi sont les poètes qui savent faire le monde à l'image de leurs enthousiasmes.

Quand j'ai eu fini mon repas – dans les Andes, on se nourrit de soupes où nagent maïs, pommes de terre, riz et, parfois, viande coupée, transparente pour qu'elle soit moins dure – le poète en rouge est venu à moi. Il s'est présenté comme un prince.

« Nous parlons de littérature, nous serions très honorés de votre compagnie. »

Je suis allée m'installer sous leur lampe. Une nouvelle bouteille de bière a soupiré avant de rendre l'âme. Une autre a suivi. Une escadrille de muses éthyliques nous ont emmenés dans les limbes de l'émotion et du verbe réunis. Mes deux poètes m'ont lu quelques-unes de leurs œuvres, elles étaient fortes et simples et belles ; la bière et les mots nous ont envoyés danser dans les étoiles... Je crois bien que j'ai pris une petite cuite ce soir-là. Quand je les ai quittés, mes amis, mes frères m'ont écrit un cadeau dans mon carnet bleu :

« Pour une voyageuse qui chemine comme les poètes. » *Carlos Posso, Tulcan, 28 mars 1981.*

« Seule la dimension de l'homme en son voyage interminable fait de nous trois voyageurs de toujours. »
Umberto Varela, Tulcan, 28 mars 1981.

Je suis allée cuver mon amitié pendant que ma moto gardait le seuil de ma chambre. La prochaine fois qu'elle me traite d'ivrogne, je lui claque le guidon.

Le lendemain matin, elle a refusé de démarrer, la garce. J'ai talonné au moins mille fois sur ce fichu kick.

« C'est l'altitude, m'a dit un passant.

– Combien ?

– Trois mille mètres. »

Du coup je me suis sentie fatiguée. « Moi aussi », susurre la moto.

« Pas question, idiot ! » et d'un coup de pied vraiment rageur, je l'ai mise en route.

En bas de la ville, dorment les morts.

Le cimetière de Tulcan est célèbre dans toute l'Amérique du Sud pour ses sculptures. Pas de bois ni de pierre, des sculptures d'arbres.

Depuis une quarantaine d'années, Benigno Franco, jardinier par métier et passion, sculpte les buis. Il leur donne des formes d'oiseaux, d'anges, d'animaux. Il les taille en tunnels, en murailles, les décore de bas-reliefs compliqués. On va au cimetière comme au musée. Quand Benigno Franco mourra, les buis retourneront à leur état sauvage, nul ne sait parler aux arbres comme lui. Et les morts retrouveront leur silence, et Tulcan ne sera plus qu'une ville-frontière.

Pour le moment, un autre genre d'industrie fait vibrer la région : entre la Colombie et l'Équateur, les échanges sont intenses, surtout ceux du marché noir. Un homme défiait les gabelous depuis des années. Un beau matin, miracle ou trahison, on lui met la main dessus, et toc, en prison. L'homme s'installe dans sa cellule pour quelque temps. Sa femme vient le voir. Et ses enfants. Et ses cousins. Et les cousins des cousins.

Enfin, c'est un véritable défilé entre la ville entière et la prison. On s'émeut, on enquête, on découvre que le détenu a ouvert un véritable supermarché dans sa geôle. Il y a même des gens qui en sont sortis avec une machine à laver, d'autres avec un réfrigérateur ! « Quand donc fera-t-on cesser ce scandale ? » s'indigne vertueusement le journal local.

Ils sont arrivés sur des démons aux sabots ferrés, qui jetaient des étincelles quand ils heurtaient les pierres du chemin. Au bras, ils tenaient une branche mêlée de métal qui crachait feu et mort.

Ils ont profané les temples et les tombes, pissé sur les os des momies sacrées, et ils riaient, et ils chantaient en leur langue. Les prêtres ont hurlé sous la torture, et les caciques, et l'Inca, même l'Inca, parce qu'ils voulaient de l'or. Ils ont brûlé les villages, coupé les testicules des hommes, violé mortes et mourantes, parce qu'ils voulaient de l'or. Les Indiens, les fils du soleil sont devenus moins que des chiens. Tout est tombé au pouvoir des étrangers, même l'âme de leurs esclaves.

À coups de fouets, à la fumée des bûchers, on leur a fait chanter la messe. On leur a dit : « Souffre pour tes péchés, si tu pleures bien, tu auras la vie éternelle. » Mais les Indiens ne savaient pas espérer, le désespoir avait fondu sur eux avec trop de brutalité.

Après avoir pillé l'or, les diables ont trouvé de bonnes terres au pied des montagnes. À nouveau, les fouets ont claqué. On a dit aux Indiens : « Défriche, laboure, plante, récolte, plus vite, plus vite... » Ils étaient gens des cimes, le vent qui mord la peau des Blancs était leur ami, le froid de la nuit, quand étinçellent les étoiles, leur compagnon. Sur les terres basses, ils sont morts de fièvres, d'épuisement, de peine. Alors, les étrangers ont envoyé leurs bateaux en Afrique, pour y acheter des nègres.

Ces animaux-là résistent à la chaleur, surtout les Mandingues ; ils sont si grands et si bien faits qu'on les croirait presque humains. Dans les cases d'esclaves, aux flûtes de bambou, ont succédé les tam-tams. Mais le sang avait la même couleur sous le fouet, et le désespoir, la même violence.

Les Blancs ne savaient pas voir cela. Les plantes poussaient, ils devenaient riches, rien d'autre n'avait d'importance. Des temps maudits, il reste la musique si triste, si belle. La misère. Et des villages de Noirs dans les basses terres tropicales.

Tout d'un coup, dévalant une cime, je me suis retrouvée en Afrique. Les pentes rousses s'arrêtaient à une vallée, verte de vergers. Des maisons aux toits de tôle ondulée s'éparpillaient le long d'une rue où flottait la poussière. Et des dizaines d'enfants noirs et nus galopaient derrière un pauvre ballon. Les femmes en robes de cotonnade rose marchaient par deux ou trois, ramenant l'eau de la rivière. La côte a repris, je me suis retrouvée en terre indienne. Brusquement, j'ai compris.

Tout à l'heure, un Noir pissait au bord de la route. Ici, un Indien en fait autant. Il a les jambes l'une contre l'autre, le dos un peu voûté, les mains à plat sur le ventre. Il a honte de perdre cette eau que le ciel lui a confiée. Le Noir au contraire, avait les pieds bien écartés ; le poing sur la hanche, le visage levé vers le soleil, il offrait à la nature le suc de son corps.

Même ça, c'est une culture !

J'ai voyagé ainsi d'Amérique en Afrique, au fil des montées et descentes, et les montagnes étaient vertes, brunes, rouges ou bleues, violentes, immenses toujours.

À San Antonio de Ibarra, Segundo Benavides, maître sculpteur, imagier et peintre, me montre comment d'un petit bout de bois, il tire un christ. De son ciseau, il fait sauter des copeaux, la joue s'arrondit, le nez s'affine,

la bouche prend un pli douloureux. Sa vie entière, il la passe à sculpter des saintes, des martyrs, des apôtres, en écoutant la radio.

Tous ces bonshommes vont prendre place dans des églises et les gens vont s'agenouiller devant eux. Des vieux, des jeunes, qui vont leur confier tous les malheurs du monde. Le petit bout de bois va se remplir de mille prières, de mille espoirs, de mille confidences. D'amour. « Accrochez un faux tableau dans un musée, au bout de deux ans, il sera vrai », disait Elmyr de Hory, ce génial faussaire qui vous torchait un Modigliani en trois coups de crayon. Un beau matin, une vieille Indienne viendra s'agenouiller devant la statue qui naît sous le ciseau de Segundo. Et elle parlera avec le ciel, pour de vrai,

Un gros orage rassemble ses troupes sur Ibarra. Je le vois qui avance sournoisement, à peine s'il lâche quelques coups de tonnerre pour annoncer sa présence. Vite la cinquième, cap au sud, matelot, la tourmente nous poursuit.

La moto ronfle, bien contente de se décrasser le cylindre.

Filent les faubourgs d'Ibarra, file la campagne. Au bord de la route, une femme vend des épis de maïs. Et j'oublie l'orage, et je m'arrête à son feu, où elle grille ses épis. Elle est belle, le visage dur, les yeux très noirs, la peau de cuivre. Elle porte une jupe longue et sombre, une blouse blanche brodée et un feutre sur la tête. Et des tas de rangs de perles dorées au cou, comme une écharpe. Quand elle me voit, elle se met à rire. Une fille aux yeux faits, en combinaison de cuir blanc, avec un casque d'astronaute, sur un engin pareil, ça n'existe pas !

« Tu es ma première Indienne en costume... je te trouve vraiment très belle, tu me permets de prendre ta photo ?

– Combien tu me paies ?

– Et toi, combien tu me paies pour que je te photographie ?

– Vas-y ! »

Elle sourit, ses dents sont couvertes d'or. Chez n'importe qui ce serait laid, là, ce sont des dents-bijoux. Mon Canon à souvenirs l'avale, clac, clac, jamais tu ne mourras.

« Tu veux une cigarette de France ? »

Elle prend la Gauloise, la renifle.

« Il y a de la cocaïne là-dedans ?

– Quelle idée ! »

Nous fumons comme deux vieilles copines. Un peu plus loin, un homme nous observe. Son mari. Je crois qu'on lui fait peur, il reste sous son arbre. Quand je partirai, il agitera la main, furtivement presque.

Eh bien oui ! Je suis venue en Amérique du Sud sans savoir qu'elle était le haut lieu du trafic de la coke ! Comme quoi, aux purs, tout est pur... pour quelque temps !

L'orage m'a rattrapée sur les berges du lac Cuicocha. Peut-être est-il joli, je n'ai vu qu'un peu d'eau horizontale sous beaucoup d'eau verticale.

Il y a là un restaurant tout beau, tout moderne. Bientôt, il sera hôtel, mais les autorités locales ne lui autorisent que quatre chambres, pour éviter qu'il ne concurrence ses confrères de la Laguna San Pablo, pas bien loin. Cela s'appelle la libre entreprise.

Au bord du restaurant, des Indiens vendent des souvenirs, flûtes et ponchos, broderies industrielles et sculptures en série. Je les trouve beaux, avec leurs visages fins, leurs cheveux de jais qu'ils tressent en une longue natte souple qui leur balaie les omoplates, leurs épaules larges et leurs hanches fines. J'adore jusqu'aux espadrilles de coton blanc qu'ils glissent à leurs pieds,

et leur peau qui doit être lisse et douce comme la soie. Il y a toujours une bonne âme pour vous dire que la vérole galope dans les hameaux, bon. Ils surveillent la moto, les bagages, c'est entendu. Rassurée, j'abandonne la pluie, entre dans le restaurant.

Deux grands canapés moelleux comme des nuages me tendent leurs coussins. Je m'y pose, ils m'avalent, me coconnent sans pudeur. Un serveur arrive : du café ? Mais bien sûr. Par les grandes fenêtres, je ne vois rien, que la pluie à l'infini ; elle a l'air froide. Une harpe indienne chante un air... je le connais celui-là. Les notes tournent dans ma tête, fouillent mes étagères à souvenirs, me chatouillent la nostalgie, m'énervent prodigieusement. La frustration, c'est de ne saisir que l'ombre d'une réminiscence. Soudain, le miroir se retourne, je sais : *La Foule !* Est-ce Piaf qui a péché dans les Andes, ou les Andes qui honorent Piaf ?

Quand l'averse s'est calmée, j'ai quitté le futur hôtel pour descendre douze kilomètres plus bas, au village de Cotacachi. Une dame qui tient l'épicerie loge des voyageurs, Il faut prendre la porte de côté, entrer dans un patio encombré de plantes juchées sur des murettes, des bassins, toutes constructions encombrantes. Un matou noir et blanc s'enfuit le long d'un escalier qui mène à une galerie couverte. C'est une vieille maison pleine de charme ; depuis quelques siècles, elle se demande de quel côté elle va tomber, mais comme elle n'arrive pas à se décider, elle continue de branler. La dame m'ouvre sa meilleure chambre qui ne compte pas moins de onze lits. Ils sont rangés dans tous les sens, parallèles ce serait trop triste. Au fond de la pièce, une banquette aux jambes fines attend son heure, mais les onze plumards sont tellement emmêlés les uns dans les autres qu'à moins d'un chaos général, ils ne l'atteindront jamais, la pauvrete. Choisissez celui que vous voulez, me dit ma logeuse en fermant la porte pour

ouvrir la fenêtre. Et tac, un morceau du plafond s'effondre. Elle soupire.

« Quelle tristesse ! »

Et puis, autoritaire, me montre l'autre côté.

« Mettez-vous par là !

– Il y a de l'eau chaude à la douche ?

– Ah non ! pour cela il faut aller chez le coiffeur. »

Et me voilà serviette et savon à la main, en train d'arpenter les rues de Cotacachi, à la recherche du figaro doucheur. Des rues pavées, traîtres aux chevilles, bordées de maisons basses et autrefois blanches. Peu de fenêtres, beaucoup de portes ouvertes sur des intérieurs bien rudimentaires. De renseignement en indication, j'ai réussi à trouver mon eau chaude.

Elle était divine. Perchée sur un caillebotis glissant, j'ai vu filer en rigoles l'orage et la pluie, le sculpteur, l'Indienne aux bijoux, les vallées vertes et les cimes rousses. Chaque étape de la journée laissait sa petite cicatrice avant de s'abandonner à l'eau chaude qui l'emportait. Et moi je me sentais renaître, neuve de corps et pleine du monde.

Sur la place devant l'église, des arbres croissent, et des buissons et des fleurs et des oiseaux pour manger tout cela.

Un Indien attend au détour d'une allée. Il est immobile, et pourtant si harmonieux. Sa longue natte, son feutre, son visage fin à la fois serein et dramatique, comme Buster Keaton quand il oubliait de faire rire pour n'être plus que beau. Une femme est venue, enveloppée dans un voile de laine bleu sombre, des perles dorées à son cou, des perles rouges à son poignet. Elle marche vite, s'arrête contre son homme, à le frôler, lui parle. Et lui, la tête à peine penchée l'écoute. Ils ne se touchent pas, mais il y a entre eux une telle complicité, comme s'ils étaient seuls depuis toujours, ensemble, un seul être homme et femme.

Sans faire de bruit, je suis passée. Je crois bien que pour la première fois de ma vie, j'ai ressenti de la jalousie.

La nuit est tombée, l'église s'est illuminée, les clochers se sont entourés de guirlandes électriques qui dessinaient sa silhouette, tableau naïf sur fond de village endormi.

Vers trois heures du matin, Cotacachi a basculé dans la folie. Des meutes d'hommes ivres ont commencé d'arpenter les rues toujours dans le même sens, en chantant des hymnes à la *divina cerveza* (la divine bière). Ils devaient salement tanguer parce que de temps à autre, on entendait un fracas sourd, signe qu'ils percutaient un mur ou une porte. Ça ne les empêchait pas de gueuler leur chanson, à peine s'ils perdaient le rythme. Quand, au troisième passage, ils ont rencontré la façade de mon logis, juste sous mon balcon, j'ai cru que la fin du monde était arrivée. Tout a tremblé, le plafond a craché un peu plus de son plâtre, je me suis cramponnée à mon matelas. Eux, contents comme tout, ont continué leur procession à la gloire de Sainte Cuite. Et moi, je me suis rendormie comme un ange.

Neuf heures. Les Indiens se sont rassemblés sur la place. ils étaient bien une quarantaine. J'ai cherché quelques visages défaits, quelques yeux injectés. Rien, ils tiennent le coup ces ivrognes-là ! Les hommes portaient des bûches, des fourches, des râteliers sur l'épaule, les femmes des paquets. Ils sont partis pour les champs. Eux avec leurs ponchos gris, elles avec leurs voiles bleus, tous ressemblaient à de tendres oiseaux.

Une femme hurle à la mort, longs cris qui couvrent le fracas des camions, des voitures. Ses amis, ses parents l'entourent, la soutiennent. Elle trébuche sur ses talons, s'empêtre dans son crêpe noir ; le cercueil que l'on vient d'enfouir sous la terre emporte sa vie à jamais, il ne lui reste plus que ses larmes et sa passion de souffrir.

Ainsi fait-on. Au lieu de traîner sa tristesse des années entières, on la laisse exploser une bonne fois pour toutes. Elle sort en tempête, théâtrale, impudique. Après, la vie peut reprendre.

Le boulevard m'emmène le long du cimetière, le long d'immeubles gris, le long de magasins d'accessoires automobiles – je ne connais rien de plus laid – jusqu'au cœur de Quito.

Bogota-Quito ! Cela ne fait jamais que mille deux cents kilomètres, mais j'ai l'impression d'avoir vaincu le démon et les anges ! Une petite réussite, après tout, c'est quand même une victoire... Alors, d'une roue conquérante, j'ai fait le tour d'un grand square où le soleil essaie en vain de percer une forêt d'arbres immenses. Des enfants y jouent au ballon, des parents pique-niquent sur l'herbe, on dirait le bois de Boulogne, en plus propre.

D'un côté de la rue, la Bank of America, de l'autre, l'hôtel Colon avec un milliardaire à chaque fenêtre. Ça va marcher. Pour moi, je le sais, je le sens ! Garer la Honda sur le trottoir, à côté de la guérite du gardien, changer mes sous, et après, à nous deux Quito ! Une limousine très belle sort du parking de la banque, pilotée par un monsieur très beau. Plein la vue. L'air modeste, je fais ronfler mon moteur, la roue avant se soulève, le trottoir me fait glisser, et paf ! Le menton sur le bitume, la Honda dans le caniveau, ridicule. « Ça peut arriver ! » me dit le monsieur, hilare, en français. J'en ai encore un bleu à l'orgueil.

Pour soigner mon âme endolorie, je suis allée m'offrir un hamburger délicieusement dégoutant à la cafétéria du Colon. La cuisine n'y vaut rien, mais le maître d'hôtel... maigre, sec, petit, le menton rentré à force de tenir le cou droit, impeccablement vêtu de noir, il est homme de puissance, ça se voit. Aussi ex-toréador,

mais c'est moins sûr. Au premier coup d'œil, il sait qui est qui. J'ai eu droit à un vague geste qui m'a bannie à une table près de la porte.

Un Américain aussi gras que sa femme a suivi. Plié en deux, le maître d'hôtel. Sourire mesuré cependant, il n'a rien d'un larbin. Les adipeux *made in USA* ventousés à leurs bonnes chaises, il se redresse, visage dur, sévère claque des doigts pour accélérer un serveur qui roule à l'ordinaire. Seul au monde, il regarde partout, des yeux uniquement, pas un muscle ne bouge.

On lui apporte une addition à vérifier. Il vérifie, attitude du responsable qui vérifie. La donne lui-même au client, un autre important, sourire mesuré *bis*. Le bras se détend, la main tourne trois fois autour du poignet, le coude s'arrondit, le papier devient fleur, et à l'envoi, je touche ! Quatre fois, cinq fois, je suis revenue mal manger à cette cafétéria, rien que pour lui. Un danseur pareil pour le prix d'un peu de haché ordinaire... Au diable l'avarice, et saute marquis !

Au bord de la ville ancienne, là où la ville nouvelle s'essouffle à force de jeter ses gratte-ciel aux quatre vents, se dresse la Residencial Pichincha. Une demeure coloniale avec des balcons, des terrasses, des encorbellements ; compliquée et gracieuse, elle s'accroche élégamment aux flancs d'une colline qui descend trop vite pour elle. Le moins attentif de ses visiteurs comprend sans peine que ses vieux murs encore un peu rosés sont fatigués et que, de plus en plus souvent, la tentation les prend de s'abandonner à la pente qui les entraîne. Tout autour, des maisons de basse extraction essaient, elles aussi, de faire bonne figure ; elles sont pataudes et maladroitement. Touchantes, bien sûr. Mais il leur manque la grâce inimitable de la Residencial Pichincha.

Je suis arrivée en ce lieu béni un lundi plein de soleil et d'autos. Après mille manœuvres interdites, dues au fait qu'à Quito, les rues ont un milieu marqué par tant

de béton qu'on ne les peut traverser, après mille tours et détours et contournements des plus cauteleux, j'ai enfin atteint la rue Elizalde, siège de mes Champs-Élysées locaux. Car, le guide l'a dit, il y a une cour. Et dans les cours, l'on gare les motos. Les voleurs, à moins de se servir d'un treuil hydraulique, ne peuvent les en déloger. Là moins qu'ailleurs, car une porte de ferraille noire et ajourée par des tas d'enfoncements plus ou moins sauvages, la défend contre tout envahissement. D'ailleurs elle est fermée par une chaîne et un cadenas vu que, depuis quelques lustres, la serrure s'est fait la malle. Deux sonnettes, l'une à droite, l'autre à gauche, l'une bonne, l'autre mauvaise. Je n'ai jamais réussi à savoir laquelle marchait.

Au hasard, je sonne des deux côtés. Après le délai de rigueur, un garçon vient m'ouvrir, polo rouge et jean hors d'âge, les narines tournées vers le ciel pendant que le reste du visage regarde vers la terre. Fausto. Pendant la moitié de mon séjour, je l'ai appelé Augusto parce que j'ai un accent dans l'oreille. Ça ne l'a pas dérangé, sans doute s'attendait-il à tout d'une créature secrétée par Paris et qui chevauche des Honda démesurées.

Affolé par mon arrivée, il va chercher de l'aide. Vient le fils de la maison, polo à rayures et pantalon propre. Bien élevé, il ne s'étonne que très peu, me déclare qu'il pourrait avoir une chambre pour moi, mais qu'il n'en est pas sûr, parce qu'une locataire a dit qu'elle allait partir, mais ce n'est pas encore fait. Simple. Moi, j'ai appris une chose au cours de mes pérégrinations. La technique de la bernique. S'accrocher à son rocher et n'en plus décoller. La moto déchargée, les bagages enfermés dans la chambre de Faustogusto, je me pose sur le canapé recouvert de plastique dans le corridor, et j'attends. Deux heures passent. Enfin une porte s'ouvre, une fille boulotte et maussade s'en va sans rien dire à personne.

Et me voilà dans mes appartements. Une chambre de jolies proportions, nue comme une cellule. La fenêtre ouvre sur la cour, se ferme par des volets intérieurs. Un papier autrefois peint achève de se décolorer en ocre, avec toute la mélancolie du monde. Devant la fenêtre, une petite table sculptée, une chaise de plastique. Et au fond de la pièce, un lit de métal qui fait un boucan du diable dès qu'on le regarde un peu fort. Vieilleserie mise à part, c'est propre et un peu étrange.

Fausto m'apporte une paire de draps trop courts, un couvre-lit encore plus court. Et nous arrangeons religieusement le réceptacle de mes nuits. Quand c'est terminé, avec quel soin, Fausto se retire, non sans m'avoir expliqué le fonctionnement de la douche : une pièce en manque de peinture, avec un bac cannelé et un rideau de plastique, un cabinet bleu et un lavabo blanc. Par terre, on étale des journaux qui absorbent l'humidité et à côté du cabinet, trône le seau à papiers. Car dans ce pays, l'on ne jette pas son papier chargé dans la cuvette, mais dans le seau, quitte à le faire déborder. Chaque matin, Fausto vide le seau, c'est un travail dégoûtant.

Quant à cette douche, elle mérite un déplacement spécial : imaginez une poire d'arrosage dans laquelle une résistance s'enroule autour d'un axe de bakélite. On ouvre l'eau, on pousse un gros interrupteur au mur, la résistance chauffe très, très fort, et l'eau en fait autant. Si l'on ferme l'eau avant de fermer l'interrupteur, la résistance chauffe trop, elle fond, et l'eau coule froide. Un système à se court-circuiter en un rien de temps. Mais pour de l'eau chaude, que ne ferait-on ?

La Residencial Pichincha est peuplée de gens exemplaires. Deux étudiants venus du nord, et qui disent aller à l'université. Ils sont bien gentils, tout ce qui les intéresse de la culture française, c'est de savoir si je fume de la marijuana. Il y a une jeune femme enceinte

jusqu'aux dents. Elle rit tout le temps parce que sa vie lui plaît bien. Après un an de mariage, son mari a commencé de courir le jupon, quitte à le ramener à la maison. Aux gueuses les baisers fous, à elle les gnons dans la gueule. Elle a divorcé il y a un an et demi, elle est venue à la ville, elle vit dans une pièce pas bien grande de la Residencial ; et quand elle aura enfanté, elle ira travailler. Il y a un étudiant quasi noir, l'air pas franc et fortement désagréable avec tout le monde, moi en particulier. Il y a une bande de jeunes qui vivent à trois dans l'énorme chambre voisine de la douche. Je n'ai pas compris qui saute qui, mais cela n'a aucune importance parce qu'ils font bande à part.

Et puis il y a Gilda. Une toute petite fille aux tresses noires qui s'envolent au-dessus de ses oreilles. D'une voix haut perchée, elle me raconte mille histoires auxquelles je ne comprends pas grand-chose. Cela n'a aucune importance, elle me fascine.

Haute comme trois pommes, elle m'arrive à peine à la hanche. Et pourtant, elle a onze ans bien sonnés. Quand elle se lance dans ses discours, on dirait un écureuil de Walt Disney. Et quant à mon tour, je lui raconte quelque chose, elle s'esclaffe, lève les épaules, rentre la tête, plisse les yeux en disant : « Que lindo ! » (Que c'est mignon !) avec un tel ravissement que j'en suis chaque fois remuée. Elle habitait à Santo Domingo de los Colorados, dans une ferme perdue en pleine nature. Deux chambres à coucher, une salle commune, une cuisine, pour les parents et une trolée d'enfants. Pas d'électricité. Même pas un retour aux sources, il n'y a jamais eu de départ. Elle est venue vivre à Quito chez sa sœur et son beau-frère. Ils sont trois dans une pièce encombrée de paquets, d'étagères. Elle, elle dort au pied du lit, par terre. Mais ça ne fait rien, elle adore la ville.

Chaque matin, un étudiant vient lui donner trois heures de cours. Elle aime surtout la grammaire. L'année prochaine, elle ira à l'école. Plus tard, elle ne se mariera pas. D'ailleurs, elle ne veut pas de fiancé avant ses dix-sept ans. Elle parlera anglais, elle tapera à la machine. Et elle viendra me voir en France. En attendant, elle me fait la conversation pendant que je lave mon linge à l'évier de pierre au fond du jardin. Parfois, un tout petit garçon vient nous rejoindre. Il a un an et demi, il marche fort bien. Je l'appelle le champignon, à cause de son bonnet de laine. Ça l'amuse beaucoup. Mais comme il ne sait pas parler, il me répond à sa manière : d'un regard intense, il me fixe au milieu du nez, lève une jambe, et toc, tape du pied par terre. Alors je m'accroupis à sa hauteur, et toc, je tape du pied. Ça le fait hurler de rire, allez donc savoir pourquoi !

En face de la Résidence, une femme tient gargote à l'enseigne d'El Vecino. J'y suis allée dîner le premier soir. Elle est venue s'asseoir à ma table, entourée de trois enfants d'âges divers. La petite dernière a deux ans bien sonnés, mais elle lui donne le sein, parce qu'autrement, la nourriture est trop mauvaise. Elle me parle de sa contraception – ici, les médecins ne savent pas poser les stérilets, deux de ses amies sont mortes d'hémorragie – elle me parle de ses impôts « tout pour l'oligarchie, rien pour le peuple », elle me parle comme si elle me connaissait depuis toujours.

Le lendemain, je retourne chez elle.

« Je vais vendre la baraque, me dit-elle d'un air désespéré.

– Pourquoi ?

– Le riz va augmenter la semaine prochaine. Plus personne ne vient chez moi depuis que des restaurants se sont ouverts sur l'avenue. Avec les impôts à payer, je ne vais pas pouvoir tenir... »

Alors ensemble, nous avons échafaudé des plans pour l'avenir : elle emprunterait de l'argent, ouvrirait un nouvel établissement dans la ville neuve. Je lui donnerais plein de recettes françaises, et deux fois par semaine, elle ferait un menu étranger.

Que Dieu la garde.

Quant au petit déjeuner, j'allais le prendre au café Bolivar, sur l'avenue Colombia, en face de la statue de Bolivar s'élançant dans le vide, son cheval accroché par les pattes de derrière au socle, bien entendu. Quand un sculpteur trouve une recette dans ce pays, il s'en sert ! On y boit un thé passable, mais surtout, l'on y mange des *cachos*, des croissants absolument délicieux, bourratifs et pas chers.

Un matin, j'y ai emmené Gilda. C'était à trente mètres de la maison, jamais elle n'y était venue. D'un air émerveillé, elle a bu un jus de maracuja et grignoté un croissant. On aurait dit un bébé lapin.

Le lendemain, nous avons traversé l'avenue pour visiter le musée de la Banque centrale. Au cinquième étage, sont exposés des objets indiens, bijoux, poteries, objets de toutes sortes, de toutes matières, bruts, puissants et beaux. Au sixième, l'art espagnol, fioritures et entourloupes, doré et redoré et surdoré, avec des saints aux yeux révoltés, des vierges emperlées à mort, et pas un zizi qui dépasse. Et puis il y a l'or, le vrai, une pièce où sont étalés sur un velours profond des bijoux incas et pré-incasiques. Moins qu'à Bogota, mais Gilda ne savait pas qu'ailleurs c'est mieux. Les yeux ouverts comme des bassines, elle n'arrivait même pas à parler. Des choses comme celles-ci, elle n'aurait pas pu imaginer qu'il y en eût. Au fond d'une salle, une vieille Indienne, assise par terre, montrait aux visiteurs comment on carde la laine, en la grattant entre deux brosses métalliques. Pour la première fois de sa vie, Gilda a pris un ascenseur, a vu un sixième étage.